

CHAPITRE PREMIER

Elle se réveilla en sursaut, jaillit hors du sommeil avec une paradoxale sensation de chute. Les tympans vibrant encore de l'éclat de rire qui venait de la ramener sur terre.

Il y a bien des façons, beaucoup moins agréables, de reprendre conscience qu'au son d'un éclat de rire.

Mais ce qui troublait Christine, dans sa lucidité encore brumeuse, c'était l'impression qu'elle n'avait pas rêvé ce rire. Qu'il avait bel et bien existé. Résonné vraiment, non loin d'elle, dans un monde insolite où tremblait le souvenir d'un ultime écho.

Elle avait eu en se retrouvant dans son lit, trop tôt, au cœur d'une nuit trop noire, le réflexe habituel de chercher, auprès d'elle, la chaleur rassurante d'un autre corps. Avant de constater, une fois de plus, en achevant de se réveiller, que la place était vide et froide. Et pas à la veille de se remplir. Une conclusion qui, même aujourd'hui, même après tant de mois de solitude, débouchait toujours sur cette sensation d'échec absolu, d'inanité abyssale creusée par la trahison de Frédéric...

Redressée d'un bond, les yeux grand ouverts, l'oreille tendue au sein de l'obscurité, elle visita, par la pensée, les trois pièces hermétiquement closes, pour la nuit, sur les dangers latents, les attaques possibles du monde extérieur.

Et puis, ce fut plus fort qu'elle. Il fallut qu'elle se levât pour aller vérifier, dans l'entrée, la porte dont le bouclage quotidien, à trois verrous, constituait, chaque soir, une sorte de rite auquel elle n'eût pas dérogé pour un empire. Un coup d'œil, par le judas optique, lui montra le palier faiblement éclairé. Toujours désert, à l'exception des rares moments où les voisins de l'étage rentraient chez eux. Ou bien en sortaient, pour s'engouffrer, bientôt, dans l'ascenseur. À peine si Christine connaissait leurs visages ou savait comment ils s'appelaient. Le bienheureux anonymat de la grande ville...

Rassurée, elle n'en parcourut pas moins le reste de l'appartement, vérifiant les fenêtres aux volets métalliques fermés sur le gouffre des dix étages. Dans une façade assez lisse pour décourager le plus intrépide monte-en-l'air. Elle eut un sourire d'autodérision, en s'arrêtant, sur la pointe des pieds, devant la porte, largement entrebâillée, de la chambre de son fils. Sans sombrer carrément dans la paranoïa, Christine avait tendance à se méfier de tout et de tous depuis que Frédéric, son ex-mari et le père de Cédric, l'avait quittée pour épouser, après leur divorce, la fille du patron de la boîte dont il était à présent directeur.

Le genre d'aventure où l'être le plus solide laisse des plumes, et bien qu'elle eût trouvé, dans l'amour de son fils, la force de rebondir, la jeune femme n'était pas ressortie intacte de cette longue période noire où sa vie avait basculé, d'un bonheur illusoire, dans l'horreur d'une réalité brutalement révélée. On ne frôle pas l'abîme sans garder, au fond de soi, un vertige qu'on n'avait jamais éprouvé, dans le monde *d'avant*, celui où les choses paraissaient différentes...

Retenant son souffle, elle entra dans la chambre où Cédric dormait. Paisiblement, semblait-il. La respiration calme et profonde. Pourtant, il s'était agité, dans son premier sommeil, car son oreiller était par terre. Christine fut tentée de le ramasser pour le lui glisser sous la tête. Mais y renonça aussi vite. Risquer de le réveiller pour lui permettre de mieux dormir eût complété la liste de ces choses idiotes qu'elle faisait couramment. Telles que s'assurer de la bonne fermeture des volets. Au dixième étage ! Ce besoin de savoir et de sentir que rien ni personne ne pouvait les atteindre, une fois les ponts-levis relevés, à l'intérieur de leur forteresse.

Penchée vers le dormeur, elle renonça, de même, à l'embrasser sur le front. Et c'est en se redressant qu'elle perçut, dans la lueur vague infiltrée du dehors, à travers rideaux et claires-voies, le détail qui la cloua sur place, le cœur emballé, la respiration bloquée à fond de gorge.

Ou bien Cédric ne dormait pas, mais se tenait parfaitement immobile, sans faire le moindre effort pour communiquer avec sa mère. Ou bien s'il dormait, c'était les yeux ouverts, le regard fixe braqué, dans la pénombre, sur quelque spectacle invisible.

– Cédric !

Christine entendit, comme de très loin, le prénom qui venait de lui échapper, dans une sorte de râle. Aucun dormeur ne garde les yeux ouverts. Alors qu'il faut, en général, fermer ceux des...

– Ç'qu'y a, m'man ?

Il n'avait pas bronché. Regardait toujours dans le vide, à la verticale. Mais il avait parlé, Dieu merci. Il était toujours de ce monde.

Elle repoussa, d'un revers de main, comme on chasse une abeille importune, l'image effroyable, l'horrible spectre récurrent de ces morts subites, rarissimes chez les très jeunes, mais dont tout le monde a entendu parler, au moins une fois. Se sentit tomber à genoux, dans l'intensité de son soulagement. Chercha, fébrilement, quelque chose à lui dire. Ne trouva, dans la liste de ses préoccupations récentes, rien de plus brillant que :

– C'est toi qui as ri aussi fort, mon chéri ?

– Non, c'est pas moi, c'est Robbie. Bonne nuit, m'man.

La voix n'était nullement ensommeillée. Et quelque chose, dans cette voix, la congédiait. La renvoyait à ses affaires. Refusait cette intervention nocturne, hors programme, dans sa propre vie. Du moins, c'était ainsi qu'elle le ressentait. Comme toujours lorsqu'il était question de Robbie.

Tremblant des pieds à la tête, bien que la nuit ne fût pas particulièrement glaciale, Christine hésita. Dans la relation que le départ du père avait établie entre elle et son fils, Robbie était la seule fausse note. Robbie, l'ami imaginaire que Cédric s'était fabriqué. En le baptisant du nom de ce robot qui avait été son jouet favori, durant toute son enfance.

Réflexe commun, d'après leur médecin traitant, à cette race de fils et de filles uniques, imaginatifs et peu communicatifs. Qui compensaient, ainsi, quelque obscur sentiment de solitude. Pas de quoi s'alarmer. L'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur arrangerait les choses, et si les parents ne se décidaient pas à faire ce qu'il fallait pour ça, le problème se réglerait, de toute manière, à la puberté.

Il en avait de bonnes, le docteur Lhéritier ! Bien sûr, l'intrusion fictive de Robbie remontait au temps où, vaille que vaille, il y avait encore un homme à la maison. Mais un homme qui, sous le manteau, avec une belle lâcheté, préparait déjà son départ, dans une atmosphère de reproches constants et de discussions explosives. Par bonheur, la solution proposée, le petit frère ou la petite sœur, ne s'était pas concrétisée, au plus mauvais moment. Et depuis la faillite d'un père qui n'avait rien fait, de surcroît, pour le mêler, fût-ce partiellement, à sa nouvelle vie, Cédric n'avait cessé de cultiver, toujours davantage, la compagnie de cet être intangible qui d'une manière ou d'une autre, comblait un vide dans sa jeune existence.

Oh, il n'était pas encombrant, Robbie. Sa fréquentation n'incitait nullement son petit camarade au caprice ou à la révolte. Cédric était un enfant très paisible. Très facile à vivre. En rentrant de l'école, il se cantonnait dans sa chambre avec ses cahiers et ses livres. Faisait consciencieusement ses devoirs, et jusqu'à l'heure du repas, lisait de la science-fiction ou s'absorbait, plus rarement, dans quelque jeu vidéo. En somme, un garçon tout à fait normal. À un détail près.

Jamais il ne sortait de sa chambre, quand maman Christine l'appelait pour manger, sans lancer, au vol un « Tchao, Robbie. À t't'à l'heure ! » ou « Salut, Robbie. À plus ! » qui sonnait clair et joyeux. Sans la nuance artificielle d'un « jeu de rôle » qu'il eût joué en permanence. Jusqu'à oublier, peut-être, qu'il s'agissait d'un jeu.

Aucune affectation, non plus, dans les réponses qu'il donnait aux questions que lui posait sa mère.

« Alors? Comment va Robbie, aujourd'hui ? » disait-elle avec cette maladresse, ces intonations de mauvais comédien que prennent les adultes, lorsqu'ils croient pouvoir piétiner, à reculons, les plates-bandes secrètes de l'enfance. « Oh, très bien. Il est jamais malade ! » ripostait son fils. Aussi sérieusement que la question avait été posée.

Cherchant quelque chose à dire, Christine improvisa, sur l'inspiration du moment :

– Tu rêvais de Robbie ?

Cédric bâilla comme bâille un enfant. Sans mettre la main devant sa bouche.

– Non, je rêvais pas. Robbie était là, bien sûr.

Il répondait toujours avec tant de naturel, sans chercher ses mots ni à déguiser sa pensée, qu'elle eut conscience, une fois encore, d'avoir adopté ce ton indulgent, vaguement condescendant, de l'adulte qui entre dans le jeu d'un enfant pour lui faire plaisir. Un peu honteuse, elle ajouta en s'efforçant d'être aussi naturelle :

– Il t'a donné les dernière nouvelles de sa planète ?

– Tout va toujours bien, sur sa planète !

– Dommage qu'on ne puisse pas en dire autant de la nôtre !

Encore une réaction, une réflexion d'adulte. Un de ces clichés qui resurgissent à tout bout de champ, adaptés aux sujets du jour tels que la pluie et le beau temps, la vie chère ou la politique. Mais qui cette fois, eut le don de faire apparaître, dans la voix de Cédric, une nette touche d'excitation.

– Un jour, j'irai sur Gréga. Et je reviendrai tout raconter sur terre.

– Oh, c'est nouveau, ça, non ?

– Oui. Il m'a dit que je pouvais pas encore l'accompagner, mais qu'ils y travaillaient, chez lui. Bientôt, je pourrai faire le voyage.

Toujours très naturellement, comme si la conclusion coulait de source, et le premier réflexe de Christine fut d'en rire :

– Juste un aller-retour en métro, avec changement à Étoile !

– Te moque pas, m'man. Ils sont forts, chez Robbie. Regarde ce qu'il fait, lui ! Juste le temps d'y penser, et hop, il est là.

– Et hop ? Aussi vite que ça ?

Elle devina qu'il haussait les épaules.

– Peut-être par un trou de ver.

Avec le souci de se montrer à la hauteur, et sur le souvenir d'une récente lecture, Christine improvisa :

– Oh ? Tu veux dire un trou noir ?

Les rôles étaient inversés. C'était lui l'adulte, le professeur enfourchant, au profit d'un cancre, un de ses dadas favoris :

– Un trou noir, c'est un endroit de l'univers où la matière est devenue tellement dense que plus rien ne peut en ressortir, m'man. Pas même la lumière. Non, le trou de ver, en anglais *wormhole*, c'est autre chose.

Jusque-là, ils avaient discuté dans le trapèze de lumière issu du corridor. Allongeant la main jusqu'à sa table de chevet, Cédric alluma sa lampe. S'empara d'une feuille de cahier un peu froissée sur laquelle figuraient, déjà, deux gros points proches des bords opposés de la feuille.

– Imagine que c'est des planètes, m'man. Et qu'un être à leur échelle, de la grosseur d'un atome, veuille aller de l'une à l'autre. Il y mettra un bout de temps, non ? Sauf s'il profite d'une courbure de l'espace qui rapproche les deux planètes... comme ça.

Pliant la feuille, il amena les deux petits cercles l'un sur l'autre.

– Alors, là, plus de voyage spatial interminable. Rien qu'un saut de puce d'un monde à l'autre. Par ce qu'on appelle un *wormhole*...

Il se gargarisait avec le mot anglais. Qui lui paraissait, sans doute, encore plus scientifique que sa traduction française. Brusquement inquiète, sans trop savoir pourquoi, Christine insista :

– Et Robbie sait les utiliser, ces... *wormholes* ?

– Simple exemple, m'man. Je sais pas du tout si c'est comme ça qu'il vient. Ni comment, au juste. Mais je le saurai quand j'irai chez lui. 'Scuse-moi, m'man. J'ai sommeil.

Il ne mentait pas. Sa voix s'empâtait. Il était en train de se rendormir. Ainsi congédiée, pour la seconde fois, Christine l'embrassa, le borda soigneusement. Il ronronna sous son baiser, sous ses attentions maternelles. Quand elle ressortit de sa chambre, il dormait bel et bien. D'un sommeil paisible. Les yeux normalement refermés sur ses rêves.

Non sans un mauvais regard aux romans de science-fiction alignés sur les étagères de Cédric, elle regagna son lit. Elle n'avait pas pris le temps d'enfiler ses pantoufles, et ses pieds étaient de glace. Mais ce n'était pas de froid qu'elle tremblait, en se glissant sous ses couvertures. C'était de frustration et d'angoisse. Frustration d'un temps révolu où elle avait pu croire à la réussite de son mariage. Angoisse d'être seule aujourd'hui pour faire face aux problèmes de la vie quotidienne et de l'éducation d'un enfant qui, même s'il ne croyait plus aux fées, s'inventait, au jour le jour, ses propres contes de Perrault ou d'Andersen. Des contes où son imagination débordante courait sur les bottes de sept lieues d'un Petit Poucet qui s'appelait Robbie.

Jusque-là, il n'avait pas été dangereux, Robbie. Pas vraiment. Pas en tant que visiteur ou pas trop puisque c'était lui qui se déplaçait ou qui était censé le faire. Non seulement à des milliers ou des millions de fois plus vite que la lumière, n'en déplaise au petit père Einstein, puisque sa navette entre la Terre et Gréga était quasiment journalière, mais par un procédé qui d'après Cédric, lui permettrait bientôt d'emmener son copain terrestre en vadrouille, à l'autre bout de l'univers.

C'est là qu'était le danger. Bien sûr, Cédric n'avait plus l'âge où, ayant vu *Peter Pan*, à la télé, il avait dit à Frédéric, ce père qu'il appelait encore papa, à l'époque :

– Dis, p'pa, ça existe, les pays imaginaires ?

Question dont Christine avait perçu toute la poésie. Alors que Frédéric s'écriait :

– Si ça *existe*, les pays *imaginaires* ! Non, mais, tu te rends compte des conneries qu’il dit, ton fils ?

Elle s’était surtout rendu compte, alors, du gouffre d’incompatibilité et d’incompréhension qui n’avait cessé de s’élargir à mesure que croissait, en Cédric, cette imagination débordante.

Qui, certain jour de cauchemar, s’était traduite, à l’époque *Peter Pan*, par cette image horrible dont le souvenir hantait, fréquemment, le sommeil de Christine : Cédric à cinq ou six ans, debout sur l’appui d’une fenêtre du premier étage, les bras étendus, le visage illuminé, criant de là-haut, d’une voix extasiée :

– C’est moi Peter Pan ! J’ai des ailes ! J’ai des ailes !

Apparemment sur le point de se lancer dans le vide. L’aurait-il fait si Frédéric n’avait pas été là, d’abord pour lui crier de cesser d’emmerder tout le monde avec ses idées à la con, puis, devant l’inutilité de ses paroles, pour le recevoir dans ses bras avant qu’il ne pût toucher le sol bétonné. Avait-il sauté, en fait ? Ou trébuché sous le choc des hurlements de son père ? Frédéric lui avait-il sauvé la vie, comme il n’avait pas manqué de s’en vanter par la suite ? Ou bien avait-il provoqué sa chute ?

Autant de questions inutiles aujourd’hui. À partir de là, le père s’était totalement désintéressé de son fils ; laissant Christine assumer seule la charge de son éducation. Avant de les lâcher carrément, l’un et l’autre.

La question qui se posait, à présent, c’était de savoir si quelques années plus tard, le même danger n’était pas en train de se reproduire. De façon très différente, bien sûr, mais qui pouvait savoir jusqu’où l’emmèneraient ces « vitesses supraluminiques » et ces « trous de ver », ces « courbures de l’espace » et autres fantaisies débridées d’auteurs de science-fiction toujours avides de surenchérir les uns sur les autres ? Que se passerait-il si quelque hypothèse farfelue le poussait à tenter n’importe quoi pour accompagner « Robbie » à l’autre bout du cosmos ?

Personne, pas même Frédéric, ne serait là pour le rattraper au vol, et comme toujours, lors de ses fréquentes insomnies, se remit en marche, dans la tête de Christine, l’inférieur kaléidoscope qui récapitulait, sans qu’elle eût le pouvoir de l’arrêter, les événements dont le cours inexorable avaient meurtri sa vie. Après avoir fait semblant, durant un temps qui, rétrospectivement, semblait de plus en plus court, d’y apporter ce fameux bonheur à quoi rêvent les jeunes filles.

Ce salaud de Frédéric...

Qui avait su, si bien, jouer la comédie. Personnifier, à ses yeux de femme amoureuse, le chevalier sans peur et sans reproche alliant, aux attentions galantes du Prince Charmant, la vaillance du héros toujours prêt, toujours prompt à pourfendre les dragons de passage, pour les beaux yeux de sa belle. Mais dont l’imposture, au fil des jours, avait révélé un personnage éloigné, très éloigné des facettes idéales, des aspects idylliques du prototype de base !

La rage au cœur, Christine se replia en chien de fusil, ramenant sur elle la couverture afin d’offrir, aux attaques d’un passé trop présent, une surface vulnérable aussi réduite que possible. C’était d’elle que Cédric tenait son esprit chimérique ! Est-ce que cette image qu’elle avait eue de Frédéric, au moment de leur mariage, n’avait pas été, elle aussi, de la science-fiction ? Rien à voir avec la réalité quotidienne !

Comment, mais comment avait-elle pu céder, si vite — beaucoup trop vite, disait sa mère — à la drague impétueuse du beau mâle baraqué dont toutes ses copines étaient folles ? Divinement heureuse, alors, de leur damer le pion à toutes en remportant une compétition qui, à la surprise générale, était allée jusqu’au mariage.

Un grand jour de triomphe et de félicité, se remémora-t-elle amèrement. Le plus beau jour, selon la tradition, dans la vie d’une femme. Et le point de départ d’une lente dégradation qui, après la naissance de Cédric, avait conduit, en un peu plus d’une décennie, à cet autre jour beaucoup moins glorieux du divorce ! Suite logique, disait aussi la mère de Christine, pour une union fondée sur des critères purement physiques, et sur une entente particulièrement grandiose, à l’horizontale.

Elle était vieux jeu, la mère de Christine ! Issue d’un milieu provincial où l’on était à cheval sur les convenances. Et quoi de plus inconvenant qu’une fille qui admettait, franchement, prendre du plaisir au lit ? Comme si un mariage uniquement fondé là-dessus, un de ces fameux mariages dits « d’amour », possédait la moindre chance d’assurer, à long terme, la stabilité d’un couple !

Vrai et faux à la fois. Après tout, exceptions faites des unions « arrangées », pour raisons financières ou culturelles, selon les milieux et les époques, est-ce que ce n’est pas toujours le sexe, ce bon vieux piège ourdi, arrondi, peaufiné au long des millénaires, qui projette l’un vers l’autre, qui projette l’un dans l’autre le mâle et la femelle ? Au commencement, est le sexe, invention de la nature, pour la pérennité de la race et prologue à l’amour, parfois même à l’Amour, invention purement humaine. Qui vient ou qui ne vient pas, avec le temps. Et s’il ne vient pas, c’est l’échec, le fiasco, l’écroulement de cette entité si souvent illusoire qu’on appelle un Couple.

Dans le cas de Frédéric, il n'était pas venu. Le miracle n'avait pas eu lieu. Certes, après la naissance de Cédric, la vie avait continué. Mais si l'Amour, le vrai, le majuscule, croissait avec le temps, coulait comme vif-argent dans les veines de Christine, il n'en était pas de même, hélas, pour son partenaire.

Oh, bien sûr, se remémora-t-elle, dans un long frémissement où s'unissaient les regrets du cœur et de la chair, jusqu'au bout, il n'avait jamais cessé de lui « faire l'amour », cette curieuse association du verbe le plus concret qui soit avec la notion la plus éthérée, la plus immatérielle de la langue et de toutes les langues. Il la baisait toujours, longuement, savamment. Parce qu'il aimait ça. Parce qu'il en avait besoin pour son équilibre, et qu'avec son tempérament de feu, elle restait le « bon coup » qui l'avait séduit, au départ.

Mais peu à peu, s'étaient révélés ses aspirations véritables. Cédric ? Il ne l'aimait pas vraiment. Il n'aimait pas ce fils venu trop tôt qui lui imposait, par sa seule existence, des obligations, des responsabilités dont il n'avait que faire. Elle avait beau s'aveugler sur ses sentiments, il était évident que son esprit calculateur posait ses jalons, prenait ses marques en attendant le « grand chambardement » qu'il ne se faisait pas faute d'évoquer. Lors d'affrontements de plus en plus violents, de plus en plus fréquents, qui catapultaient vers le double refuge de sa chambre et de ses lectures fantastiques, un préado de plus en plus révolté, de plus en plus replié sur lui-même et sur « Robbie », l'ami imaginaire dont l'importance ne cessait de croître, dans sa vie.

Pourquoi s'était-elle crue obligée d'en discuter avec Frédéric ? Dans l'espoir de lui ouvrir les yeux sur la monstruosité de son indifférence à l'égard de Cédric ? Et des conséquences qu'elle risquait d'avoir sur l'évolution de son caractère et sur son avenir ?

Ce soir-là, tout avait achevé de s'effondrer. Irrémédiablement. Le salaud s'était déchaîné contre « ce crétin de gosse toujours dans la lune, quand on lui adresse la parole. Toujours claquemuré dans sa piaule avec ses fantômes et ses petits hommes verts, au lieu d'aller jouer au foot avec les copains de son âge. » Encore aujourd'hui, près de deux ans après cette soirée, Christine se souvenait, presque mot pour mot, du dialogue inepte dont le ton montait de seconde en seconde :

– Cédric est un enfant sensible et imaginatif, Frédéric. C'est pour ça qu'il remplace, par un être fictif, le père qui lui a toujours manqué !

– Pas le jour où je l'ai empêché de se péter la gueule, quand il a voulu sauter par la fenêtre !

– Mais qui n'a jamais pour lui le moindre geste d'affection. Et qui le terrorise par ses colères !

– À t'entendre, on croirait que je lui tape dessus !

La fureur montait aussi, telle une marée maléfique, dans l'âme torturée de Christine.

– Si tu l'avais fait, tu m'aurais trouvée devant toi, Frédéric. Il aurait fallu que tu me passes sur le corps !

– Ça ne t'a pas toujours déplu, non ? Et tu crois que tu aurais pesé lourd, dans mes pattes ?

L'orgueil du primitif mal sorti de la caverne ancestrale. Fier de son sexe et de ses gros bras. D'être celui qui pénètre et domine. Et viole, au besoin. Suivi de :

– C'est un barjo, ton fils, un rêveur en vase clos. Un schizophrène !

– N'emploie pas des mots dont j'ignore le sens !

Ultime tentative de détendre l'atmosphère. Mais lui, dans un rugissement narquois :

– Tu as entendu ce que tu viens de dire ? Ah, c'est bien ton fils, je te jure, avec son dis-papa-ça-existe-les-pays-imaginaires !

– C'est juste une réplique célèbre d'un vieux film qu'on a revu ensemble à la télé ! *What's New, Pussycat. Quoi de neuf, Pussycat*, si tu préfères !

D'où la rage décuplée de Frédéric vociférant plus fort que jamais :

– Ah, c'était de l'humour ! Parce que c'est rigolo, tout ça, d'après toi ?

Cédric s'était replié, longtemps auparavant, dans le fragile sanctuaire de sa chambre. Et, des images de ce soir fatal, resurgit, dans l'esprit de Christine, l'habituelle bouffée de honte au souvenir de ce qu'elle avait fait pour retenir Frédéric alors qu'il pivotait déjà, spectaculairement, vers la sortie. Laissant glisser à terre le déshabillé qu'elle portait, elle s'était entendue gémir, d'une voix étranglée, le diminutif qu'elle lui donnait souvent, dans ces moments-là :

– Freddy... Oh, Freddy...

Et la vieille magie avait fonctionné, une fois encore. Il s'était retourné, la main sur la poignée de la porte. L'avait contemplée un instant, écartelé entre deux impulsions contradictoires. Et puis, le désir avait triomphé, il n'était pas parti, pas tout de suite, et le souvenir brûlait, aujourd'hui, dans l'organisme sevré de Christine, avec une intensité presque douloureuse.

Qu'avait-il dit en se rhabillant, les yeux toujours fixés sur ce corps qu'il venait de posséder pour la dernière fois ?

– C'était fantastique, Chris. Comme toujours. Mais c'est tout ce qu'il y a jamais eu entre nous, tu piges ? Ç'a toujours été le pied géant, avec toi, d'accord. Mais tu en as bien profité, non ? Tu n'as jamais laissé ta part au chien ! Alors, on est quitte, et maintenant, il est grand temps que je passe à autre chose...

Là-dessus, il était parti. En refermant la porte, derrière lui, avec une douceur, une discrétion plus humiliantes, et d'une façon ou d'une autre, plus définitives que s'il l'avait claquée de toutes ses forces.

Ensuite, mon Dieu, ensuite, avait commencé le long cauchemar des mois écoulés, depuis lors. L'acheminement du divorce auquel elle n'avait pas tenté de s'opposer. Les formalités stupides, le déballage. Les entrevues avec ces gens dont c'était le métier d'officialiser les ratages, dans toutes les formes légales. Les débats sordides, dans l'intérêt de Cédric et de la poursuite de ses études. L'abandon du bel appartement devenu trop grand et trop cher. L'emménagement dans celui-ci, la recherche nécessaire d'un job, pour compléter cette fameuse « pension alimentaire », tellement humiliante, elle aussi. La réorganisation d'une existence ô combien différente...

Et finalement, un beau jour, la nouvelle du remariage de Frédéric. Promu directeur en épousant la fille du patron de sa boîte.

Probablement ce qu'il avait voulu dire, en précisant que pour lui, il était grand temps de passer à autre chose.